

Denis Monette

Un purgatoire



roman

10
10

Denis Monette

Un purgatoire

Roman



Chapitre 1

Ce curieux ménage ne tournait plus rond depuis belle lurette. Après le bref « meilleur » de ce mariage, le « pire » s'était amorcé. Dès que Solange osait manifester une contrariété, son époux lui lançait : « C'est ta ménopause, ça finira par passer ! » Solange de se taire, comme toujours, ou de pleurer en silence à défaut de hurler. Mylène, témoin discret, prenait la défense de sa mère en disant au paternel : « Papa, tu ne trouves pas que tu vas trop loin ? » Et lui, de répondre d'un ton impatient : « Tu es pareille à elle, braillarde, incapable de te tenir sur tes jambes ! » Et la benjamine se taisait de peur d'avoir à encaisser la hargne destinée à sa mère. Elle rêvait du jour où elle quitterait le toit familial, contrairement à sa mère qui, malgré tout, s'y ancrerait encore. « Je reste avec lui pour les enfants », avait maintes fois répondu Solange lorsque ses sœurs l'incitaient à partir. Mais, quels enfants ? Claudie était mariée, Stéphane ne vivait plus à la maison et Mylène avait

vingt-deux ans. « Tu sais, maman, tu pourrais refaire ta vie... », lui avait murmuré il y a quelque temps sa Mylène adorée. Ce à quoi la mère avait répondu : « Pour ce qu'il en reste de ma vie... À mon âge... Ton père va changer, la sagesse va venir. Tout vient à point à qui sait attendre, tu sais. » Douce consolation de celle qui, jadis très belle, voyait les rides sur son visage, quelques fleurs de cimetière sur ses mains et les grands cernes noirs autour des yeux, rançon de ses nuits blanches à l'attendre.

Ils s'étaient mariés il y a trente ans. Elle, dans l'euphorie de ses vingt-sept ans, lui, sur un coup de tête du même âge. « Cette jeune fille va te faire une bonne épouse et te donner de beaux enfants », lui avait dit sa mère. Des trois sœurs Briard, Solange était la plus jolie. Fabienne, l'aînée, en voie d'être infirmière, n'avait rien pour plaire. Marielle, la plus jeune, était rousselée et sans poitrine. Très belle, la Solange, lorsque Robert la croisa du regard. Si belle, qu'il s'était demandé comment une telle femme pouvait encore être libre. Elle avait certes été courtisée, elle s'était presque fiancée, mais son cœur s'était refusé. Quand ses yeux se posèrent sur Robert Landreau, ce fut le coup de foudre. Sans le connaître, après quelques mots échangés, déjà elle l'aimait. Lui l'avait trouvée fort séduisante. Bien mise, taille fine, yeux verts, sourire pur et limpide, il eut le béguin sans songer qu'il en ferait sa femme. Très esthète, physique avant tout, il avait fréquenté des « filles de rien » comme disait sa mère, avant de rencontrer la perle. Il avait même aimé durant trois ans, une danseuse, une effeuilleuse, jusqu'à ce que ses sens soient apaisés. Et ce, au grand désespoir de sa mère, qui priaient pour qu'un ange lui apparaisse.

Quelques mois de fréquentation et ils s'épousèrent un samedi de septembre, dans la plus stricte intimité.

C'est Robert qui l'avait demandée en mariage. Pour se caser, pour plaire à sa mère, pour avoir l'air plus sérieux en affaires. Par crainte de la perdre, car les mâles étaient légion autour d'elle. Et parce qu'il l'aimait. À sa manière, certes, mais il l'aimait. Galopin depuis ses vingt ans, il était temps pour lui de s'assagir et fonder un foyer. Solange Briard était la femme tout indiquée. Elle avait accepté sans même y réfléchir. Il était beau, charmant, bien élevé, et il aimait rire. Bon vivant, les sorties avec lui étaient splendides. Il dansait comme un Valentino et les femmes se pâmaient devant lui. Élégant, de bonne famille, c'était le parti rêvé. Quand on avait dit à Solange qu'il avait butiné, elle avait détourné la tête comme pour ne pas entendre. Ce qui comptait, c'était l'avenir et non le passé. Ce futur qu'ils allaient bâtir ensemble, comme il l'avait tant de fois répété. Que dire de tous les présents qu'il lui avait offerts et de ces lettres enflammées qui les accompagnaient ? Parce que Robert Landreau, à l'aube de la conquête, était aussi poète. Un voyage de noces précipité en Ontario, près des chutes Niagara, et elle s'était donnée à son mari... vierge. Parce que Robert, faisant outrage à sa réputation, l'avait toujours respectée. Les baisers à la dérobée, de légers touchers accidentels, mais la main n'était pas baladeuse. Pas avec celle qui allait porter son nom. Et pas, comme elle l'avait espéré, avant l'union.

Robert n'avait que sa mère et, au fil des ans, Solange perdit l'un après l'autre ses parents. Fabienne, austère, infirmière diplômée, était restée célibataire. Marielle, la benjamine, la rousselée, avait trouvé un mari beaucoup plus âgé qu'elle et donné le jour à trois enfants, deux fils et une fille.

— Allô, Claudie ? C'est Mylène.

— Salut petite sœur, ça va ?

— Oui, ça va, et toi ?

— On ne peut mieux. Jean-Yves est encore au travail et le petit s’amuse avec un camion. J’en profite pour mettre de l’ordre, son coffre à jouets est un désastre. Avec un enfant de deux ans, un coup pendable n’attend pas l’autre.

— Tu ne t’ennuies pas à la maison ? Ton travail ne te manque pas ?

— Pas une seule minute ! Avec Frédéric accroché à ma jupe... D’ailleurs, j’ai toujours dit que je voulais être là pour voir grandir mes enfants. C’est un peu plus corsé sur le plan financier, mais on s’en tire. Jean-Yves n’arrête pas de faire des heures supplémentaires. Il parle même d’un autre enfant...

— Tiens ! Toi qui disais après ton dur accouchement...

— Oui, oui, je sais, mais, après deux ans, ça s’oublie. Remarque que j’ai mon mot à dire, mais un enfant unique, je n’y tiens pas tellement. Dis donc, maman va bien ? Tu parles tout bas...

— Oui, oui, elle va bien. Je ne parle pas fort parce que papa est là.

— Quoi ? Un mardi soir ? Pas de réunion d’affaires ?

— Non, ni demain, ni après-demain, Claudie, papa a quitté son travail.

— Que veux-tu dire ?

— Il prend une année sabbatique. De la fatigue, dit-il. Il veut se reposer. Je ne comprends pas, Claudie, maman non plus. Il y a quelque chose qui cloche dans son histoire. Et pas moyen de savoir, il est d’une impatience...

— Surprenant, en effet. Pas malade, au moins ?

— Non, juste fatigué, épuisé, nous a-t-il dit, mais je me demande... Au fait, tu viens souper avec Jean-Yves et le petit, samedi ?

— Jean-Yves travaille, mais je comptais m'y rendre avec Frédéric.

— Ne change surtout pas d'idée, maman compte sur toi. Tu sais, Claudie, tu es la seule qui puisse le faire parler. À toi, il s'ouvrira, il en dira davantage. Avec maman et moi, papa est une carpe. Tu es la seule à qui il se confie. Ne parle pas de notre conversation, fais comme si de rien n'était, mais questionne-le, Claudie. Si sa version reste la même, c'est qu'il est épuisé pour vrai, mais avec toi, ça me surprendrait. Tu es la seule capable d'aller chercher la vérité. Il ne te cache rien à toi. De toute façon, tu le devines. Tu as ce don que maman et moi n'avons pas.

— Je risque aussi qu'il soit impatient avec moi, n'en doute pas.

— Non, pas toi, pas avec le petit. Il retrouve le sourire dès qu'il te voit. Et, ne t'en fais pas, je n'en suis pas offusquée. Depuis le temps, tu sais... Ce qui compte pour maman, c'est de découvrir ce qu'il semble cacher.

— Elle ne lui a rien demandé ?

— Elle a osé, mais tu aurais dû le voir. Il a gesticulé, je me suis interposée, mais sans rien ajouter. Un mot de plus et c'était moi qui écopais encore une fois.

— Bon, bon, j'ai compris. Dis à maman de ne pas insister, de le laisser en paix, je m'en charge. Mais, je t'avoue que je me questionne...

— Je te quitte, Claudie. Je l'entends, il s'approche.

— D'accord, petite sœur, à samedi et embrasse maman pour moi.

Samedi, 3 septembre, journée ensoleillée. Robert s'était levé tôt, avait peu déjeuné, et lisait son journal du matin sur le patio. Mauvaise nuit. Cauchemars, sueurs, il avait fixé le plafond de sa chambre. Songeur, il avait réanimé le passé, imaginé l'avenir et, tant prêt voulait-il

être, il avait eu peur. Un tantinet. Cette peur que suggère le noir. Cette crainte, quand on garde tout pour soi, sans même avoir une main à tenir dans la sienne. Depuis dix ans, les Landreau faisaient chambre à part. Pour une simple remarque, un mot de trop, de la part de celle qui sans cesse se taisait. Seul dans sa nuit avec une légère poussée de fièvre, il aurait souhaité qu'elle soit là, à ses côtés, comme autrefois, mais le temps avait fait son œuvre. Solange dormait seule comme une veuve depuis nombre d'années. Inquiète, sursautant parfois dans son sommeil, mais résignée, avec au cœur depuis longtemps l'amour de ses enfants. Ce premier-né vite enterré, puis Claudie, l'adorée de son père, Stéphane, un soupir, une larme, et Mylène, sa mignonne, sa dernière, celle qui brisait les longs silences. Jolie maison que celle de Vimont. La même depuis trente ans, celle que Robert avait acquise à la sueur de son front au temps où ils s'aimaient. La maison familiale, devenue avec les ans la plus luxueuse résidence du quartier. Foyer de pierre, piscine creusée, jardin, aire de jeux, les enfants n'avaient manqué de rien. Car Robert, piètre mari, avait tenté d'être un bon père. Surtout lorsque les enfants étaient petits et que son adorée, sa Claudie... Avant que, par dépit, ses sentiments s'étiolent pour les deux autres. Avant que Stéphane ne soit grand et que Mylène, discrètement, s'éloigne de lui. Mais, encore père, avec le même amour, la même ardeur... pour Claudie. Sa « p'tite », sa « princesse » de jadis et, depuis, la même tendresse pour ce petit dont il était grand-père. Même si, par malheur, l'enfant ressemblait à son gendre. Il avait, cependant, les doux yeux de Claudie. Et il aurait, il se l'était juré, la poigne de son grand-père.

— Tu as bien dormi ?

Solange déjà coiffée, habillée, le rejoignait avec son café. Il leva à peine les yeux et marmonna :

— Oui, comme d'habitude. Que des mauvaises nouvelles dans le journal. Que des guerres ! Quel monde affreux attend le petit quand il sera grand...

— Ce n'était guère mieux il y a trente ans...

— Guère mieux ? Il n'y avait pas de drogues, pas autant d'immigrants. Tu vois ce qu'il a fait notre gouvernement ? Il a fait fuir avec sa maudite souveraineté des Anglais qui payaient des impôts pour les remplacer par des rapaces qui viennent de partout et de surcroît sans un sou. Et des assistés sociaux qui vivent sur le bras des travailleurs ! Pas besoin d'aller voir ailleurs pour comprendre pourquoi ces abrutis font des guerres. On les accueille ? On va avoir leurs guerres aussi. Ici ! Et dire qu'on parle encore de faire un petit pays avec ceux qui sont au pouvoir actuellement. As-tu déjà vu un cirque comme ça, toi ? Les gens sont-ils aveugles ? Juste à leur regarder la face...

— Allons, ne t'énerve pas. Encore levé du mauvais pied ?

— Non, je suis réveillé, moi ! Ce qui n'a jamais été ton cas. Ma foi, si les dames de sainte Anne existaient encore...

Solange s'était retirée. Pour ne pas en entendre davantage. Pour ne pas être responsable de tout ce qui irritait son mari dans le journal. Elle s'était éloignée sur la pointe des pieds. Jusqu'à la salle à manger. Pour boire son café et se taire. Pour voir de sa fenêtre le soleil lui sourire.

Mylène avait enfilé un short, un chandail avec écusson et avait noué ses longs cheveux blonds en une tresse qui lui tombait jusqu'à la taille. Jolie, bien tournée, tout comme sa mère au temps de ses vingt ans, elle était, néanmoins, peu portée sur les artifices, le maquillage et les bijoux. Très simple, une fille de la

nature que son père taquinait parfois en l'appelant « la belle fermière ». Mais sur un ton qui en disait long sur sa désapprobation. Robert Landreau avait un penchant pour les femmes... fatales. Lorsque Claudie arriva en début d'après-midi, le petit Frédéric se précipita sur les genoux de son grand-père. Robert avait retrouvé le sourire et chatouillait du pouce l'enfant qu'il appelait son « petit crapaud ». Puis, levant les yeux sur sa fille aînée, il ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Comme tu es belle ! Voilà ce que j'appelle une jolie coiffure.

— Merci, papa. Comment vas-tu ? lui demanda-t-elle en l'embrassant.

Robert la contemplait. Il était vrai qu'elle était belle, qu'elle était « femme », sa fille de vingt-huit ans. Sous la robe d'été moulante ceinturée à la taille avec bustier de fine dentelle, on pouvait distinguer ses charmes. Escarpins roses à talons hauts, mariés avec la robe du même ton, elle avait les ongles vernis d'un rose satin, les lèvres peintes en rose, une jolie tête brune bouclée jusqu'aux épaules. À ses oreilles, des anneaux de gitane en lucite blanc. Une fort belle femme, comme les aimait Robert dans son jeune temps. Au point qu'il lui lança devant les autres : « On dirait Rita Hayworth dans *Les Amours de Carmen*. » Claudie, avait toujours été, sans qu'on insiste, très féminine depuis ses quatorze ans. Une fillette qui rêvait d'être femme. Celle qui se rendait au collège avec des talons aiguilles pendant que ses compagnes de classe s'affublaient de bottines. Celle qui surprenait les garçons de son âge par son comportement et qui attirait déjà les regards des hommes. Mais, pas vilaine pour autant, chaste et pure, sans malice, même si elle prenait plaisir à faire pâmer les hommes. Et Robert avait dépensé des fortunes pour elle. Il la choyait, il l'habillait, il ne lui refusait rien. Claudie était, à ses yeux, l'image parfaite

de la jeune déesse. Et la « p'tite » avait toujours su comment faire marcher son père. Avec amour cependant, car Claudie aimait son père. Elle seule le comprenait, disait-elle. Ce qui n'indisposait pas sa mère qui n'avait de cesse de répéter : « Elle a son caractère » pour ensuite ajouter : « Et ma sensibilité. »

— Jean-Yves n'est pas avec toi, il n'est pas venu ?

— Non, papa, il travaille. Du temps supplémentaire, ce qui n'est pas de refus.

— J'espère qu'ils vont au moins lui donner congé lundi, c'est la fête du Travail.

— En effet, et nous allons passer la journée chez sa mère. Allons, Frédéric, assez, viens voir maman, grand-papa est fatigué.

— Non, non, laisse-le faire ce petit. Je le vois si peu souvent.

— Pas à partir de maintenant, si j'en juge par ton congé. Tu te reposes ?

— Heu... oui. Toi, ta mère t'a parlé à ce que je vois.

Solange qui écoutait de la cuisine n'osa se montrer et Mylène en profita pour s'éloigner, pour aller arranger quelques fleurs, suivie du petit.

— Oui, comme ça, en passant. Je parlais à maman hier, et elle m'a annoncé... Dis donc, un long congé à ce que je vois.

— Heu... six mois, huit mois, un an, je ne sais pas, ça dépendra.

— De quoi ? Tu es sûr que ça va, papa ? J'avoue que je ne te suis pas.

Robert regarda autour de lui. Solange n'était pas en vue et Mylène s'amusait tout au fond du jardin avec le petit. Seul avec son aînée, Robert lui murmura :

— Non, non, rien de grave, Claudie, mais mieux vaut prévenir que guérir.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai vu le docteur Laurent, je suis au bout de ma corde et il m'a prescrit un long congé pour me remettre d'aplomb. Je n'ai pas voulu en parler à ta mère ni à Mylène. Tu les connais...

— Le bout de la corde, c'est le travail, papa ?

— Exactement. Que le travail ! J'ai trop donné, je n'ai pas été prudent. De là, le stress, l'angoisse et la proximité du *burnout*. Tu sais, c'est courant de nos jours. Mon ami Laurent m'a dit que j'étais en droite ligne pour un grave *burnout* si je n'arrêtais pas. C'est sournois, paraît-il. Et, quand on se rend là, après, c'est la déprime. J'ai pris les choses en riant, mais il était très sérieux. J'ai fini par avoir peur, j'ai parlé à Dubord, puis voilà. Je suis en repos forcé jusqu'à ce que je retrouve l'équilibre.

— Et tes sédatifs, tes calmants ? Il te les a enlevés, j'espère ? Savais-tu que ça peut mener à la dépression tout ce que tu prends ?

— Allons, allons, c'est ça qui m'a tenu debout, Claudie. J'en avale depuis vingt ans. Et remarque que j'en prends moins depuis que je me suis enlevé le bureau de la tête. Sans stress, pas de comprimés ou si peu. Il m'en a prescrit d'autres, rien de fort, juste pour me détendre, pour dormir.

— Il sait sûrement ce qu'il fait ton ami le docteur, mais moi, les pilules, je continue à croire que ça crée une dépendance.

— Si c'était le cas pour moi, je tremblerais comme une feuille quand je serais en manque. Depuis le temps... Et puis, tu ne vas pas t'étendre sur le sujet toute la journée, non ?

— Excuse-moi, papa, mais ta santé me tient à cœur. Si ton congé te sauve d'un *burnout* ou d'une dépression, c'est tout ce qui compte. Mais tu es sûr que tu vas le respecter, ce congé ? Que tu ne vas pas changer d'idée dans un mois ?

— Non, non, ne crains pas. Dubord est avisé. Pas même un coup de fil de lui sauf pour une signature dans un mois. Un dernier contrat à sceller. Un aller-retour, quoi ! Ne t'inquiète pas, Claudie. Il est temps que ton père pense un peu à lui. Et, je t'en prie, n'en parle pas trop à ta mère. Tu la connais, un *burnout*, à ses oreilles, ça va sonner comme une maladie. Dis-lui ce que tu veux, parle de fatigue chronique, ne l'énerve pas, j'ai besoin de repos, moi.

— Tu as perdu du poids, toi. Je me trompe ?

— Heu... peut-être un peu. J'ai moins d'appétit. Que veux-tu, à ne rien faire... Remarque que je commençais à prendre du ventre et ça... Les femmes n'aiment pas les ventres ronds, pas vrai ?

Il ricanait, tentait de minimiser les choses, mais sa fille restait sérieuse :

— Pourquoi pas un peu d'exercice ? Il y a un gymnase à quelques rues d'ici.

— Non, Claudie, le docteur m'a dit du repos, pas de l'exercice. Il m'a conseillé de lire, d'écouter de la musique, de dormir, de me promener un peu...

— Voilà qui ne te ressemble guère, papa, mais il a sans doute raison. Et puis, de quoi j'me mêle, après tout ? s'écria-t-elle en le prenant par le cou.

Ils éclatèrent de rire et Robert de lui dire :

— De mes affaires, comme d'habitude, ma p'tite. Mais ce n'est pas d'hier et je ne t'en veux pas. Depuis que tu es haute comme ça que je t'ai sur les talons. Une vraie mouche à... Ne me fais rien dire de pas correct, toi !

— Surtout si tu parles de moi, papa. Une abeille à miel, peut-être, mais une mouche à... Non, que je ne t'entende plus jamais dire ça ! lui cria-t-elle en lui serrant le cou de ses longs doigts remplis d'affection.

La journée s'écoula sans le moindre accroc. Robert faisait des efforts inouïs pour être de bonne compagnie.

Pour Claudie. Il était fatigué, il aurait certes dormi, mais le petit Frédéric ne le quittait pas d'un pouce. À l'heure du souper, il mangea peu de peur de ne pas digérer. Claudie fut très surprise de l'entendre refuser le verre de vin qu'elle voulait lui servir : « Pas ce soir, j'ai l'estomac trop vide, ça ne passerait pas », lui avait-il répondu avec un sourire, cachant son désarroi. Pour la première fois, il souhaitait que Claudie quitte tôt avec l'enfant. Pour se réfugier dans sa chambre et dormir avant que les nausées le reprennent. Songeur, fixant parfois le plafond, il aurait tant voulu crier à son aînée le désespoir qui était sien. À elle, il n'aurait rien caché, afin de lui dire par la suite, chaque jour, à quel point il l'aimait. Le temps était précieux et Robert savait que chaque minute perdue n'allait plus revenir. Lorsque Claudie le regardait et qu'il sentait dans son regard une inquiétude, il lui souriait, faisait un effort pour jouer avec l'enfant. Pour dissimuler les doutes de sa fille chérie. Pour qu'elle ne saisisse pas dans son regard la tristesse, la peine, l'effroi.

— Frédéric ne t'épuise pas trop, papa ?

— Allons donc, je ne suis pas malade, juste fatigué, Claudie. Il n'est pas facile de rester sans rien faire après avoir été si actif. C'est comme si je traversais le sevrage du *workaholic*. Je ne suis pas encore habitué à ne penser qu'à moi, qu'à mon bien-être. Il me faudra m'y adapter...

— Il en était temps, papa. À ce rythme fou, le cœur aurait pu te jouer un vilain tour.

Robert ne répondit pas tout en l'approuvant de la tête. « Si ce n'était que ça... » aurait-il voulu lui dire. Mais il lui fallait mentir, garder le silence le plus longtemps possible pour que moins long soit le tourment. Pour sa femme comme pour ses enfants. Et, surtout pour Claudie, qui verserait des larmes avant le temps. C'est ce visage heureux de sa « p'tite » qu'il voulait épargner jusqu'à la fin... ou presque. Ce sourire, cette joie de vivre,

son bonheur avec Jean-Yves qui, malgré les réticences du père, rendait sa fille heureuse. Il se devait de cacher, de mentir, de nier, quitte à souffrir seul de la peine qu'il avait au cœur.

Depuis cinq jours, il se sentait emprisonné, épié, soupçonné. Solange ne le quittait pas des yeux et, chaque soir, Mylène jetait sur lui un regard de compassion sans rien lui demander. Mylène qui aurait parfois voulu causer avec lui, l'entendre lui dire : « Je t'aime », tout comme à Claudie. Et, c'était sans s'en rendre compte que le père ne lui en faisait pas l'aveu. Non pas que, dans son cœur, il n'aimait pas sa petite dernière, mais depuis le temps qu'elle était « la fille à sa mère », que Solange s'en était emparée pour en faire sa confidente, il s'était quelque peu éloigné de celle qui était le portrait tout craché de sa femme. Mylène avait repris ses cours à l'université. Elle se dirigeait vers l'enseignement, elle voulait de préférence enseigner aux enfants. Elle ne voulait pas, à l'instar de Claudie, être une petite secrétaire sous-payée qui change d'emploi comme on change de robe, jusqu'à ce qu'un mari se présente pour la faire vivre. Elle voulait prouver à son père qu'on pouvait s'instruire dans la famille et non tout laisser tomber comme l'avait fait Claudie, après deux sessions de cégep et un cours de base en informatique, histoire de pouvoir écrire à l'ordinateur. Une décision que Robert n'avait pas entravée lorsque sa « p'tite » avait exprimé son idée. Il s'était formé lui-même, en brave autodidacte, et prônait à qui voulait l'entendre, sa femme incluse, que le talent, c'était d'abord et avant tout dans la tête. Lorsque Claudie dénicha son premier emploi à l'âge de dix-huit ans, au grand désespoir de sa mère, Robert lui avait dit : « Surveille les loups, ils sont partout, ma p'tite. Belle comme tu es, ne te laisse pas avoir par les

compliments d'un expert. Si un homme a trente ans, dis-toi qu'il est marié et infidèle ou divorcé. S'il est plus âgé, c'est le démon du midi qui l'assaille et tu es la proie toute désignée. » Des mises en garde comme avaient dû en recevoir de leur père toutes les belles filles que Robert avait courtisées au fil des années. Des filles qui l'avaient parfois évincé, d'autres qui avaient flanché sous le charme du séduisant homme d'affaires. À quarante-cinq ans, l'âge où l'homme se bat entre les cheveux noirs et les cheveux gris qui surgissent, Robert Landreau avait été l'amant d'une fille d'un an plus jeune que son aînée. Premier emploi, dix-sept ans, inconsciente, la frêle enfant avait succombé au charme du quadragénaire. Pour quelques mois seulement, jusqu'à ce qu'elle apprenne que le patron avait une autre flamme. Elle avait quitté son emploi en larmes. Sans chercher à nuire à l'homme qu'elle avait aimé. Sans rien dire à personne, sans même savoir, au grand soulagement de Robert, que l'aventure était en fait ce qu'on appelle un détournement de mineure. Et c'est à ce moment, à deux pas d'un drame, qu'il avait dit à Claudie : « Prends garde aux loups, ma p'tite. »

— Que dirais-tu si j'allais louer un bon film ce soir ? Mylène ne rentre pas, elle a des courses et, toi et moi...

— Je ne sais pas, Solange, j'ai envie de me coucher tôt, de dormir...

— Voyons Robert, tu as fait la sieste tout l'après-midi. Un bon film pourrait te détendre. J'avais pensé à *Remains of the Day* avec Anthony Hopkins. On dit que c'est un film...

— Non, pas lui. Je le trouve déprimant, cet acteur. Je n'aime pas ses films, ils sont tous ennuyants.

— Une comédie peut-être ? Un film québécois ?

— Non, je n'ai ni le cœur à rire et encore moins à m'endormir sur un film d'ici avec des longueurs et aucun dialogue. Un film de Stallone, peut-être...

— Voilà qui n'est guère reposant, tous ses films sont violents.

— Alors, laisse faire, oublie ça et loue ce que tu veux pour toi. Je suis fatigué, j'ai envie de dormir, de me coucher tôt. J'ai à récupérer, moi.

Solange préféra se taire. Elle venait de comprendre, une fois de plus, que son mari ne désirait pas passer la soirée au salon avec elle. Comme depuis toujours, lorsqu'ils se retrouvaient tous les deux et qu'il s'enfermait dans son bureau. Mais, pas de Stallone, non merci pour elle. Depuis le temps qu'il lui imposait des films d'action, de guerre ou d'horreur, elle n'allait pas plier encore une fois. Elle préférait lire ou tricoter, tout en regardant n'importe quoi en pitonnant. Elle avait encore en mémoire l'unique fois où, au cinéma, devant le film *Love Story*, il s'était levé pour aller l'attendre au fumoir. À la fin du film, alors qu'elle avait les yeux rougis par l'émotion, il lui avait lancé : « Toujours la larme à l'œil, toi. Pour des niaiseries. Pleurer pour ces mélodrames en public, ça ne fait pas sérieux. Ce n'est qu'un jeu, du cinéma, Solange. » Et pourtant, dans ce film, la jeune héroïne vivait le même drame, livrait le même combat que, sans le savoir, il allait affronter beaucoup plus tard. Un jour. Maintenant.

Robert mangea très peu. Il avait des vertiges, des nausées. Pour camoufler son embarras, il avait dit à sa femme : « Ta soupe est trop grasse. » Puis, assis au salon, s'allumant une cigarette, il aperçut leur portrait de noces en évidence sur le mur. Comme pour faire amende honorable, il lui dit :

— Sais-tu que tu avais la taille plus fine que Claudie à son âge ?

— Peut-être, mais je n'avais pas encore eu d'enfants, moi.

— Ce n'est quand même pas trois enfants qui déboussolent une femme.

— Quatre, Robert, pas trois, quatre. Tu oublies Guillaume.

— Bah, si on veut...

— Si on veut ? Mais je l'ai eu cet enfant et ce n'est pas parce que tu n'as jamais voulu le voir qu'il n'est pas né, ce petit.

— De l'histoire ancienne, ma femme. Tourne la page.

— Non ; au contraire, parlons-en ! Depuis le temps que je voulais te le dire, je n'ai jamais oublié ce rejet, ces reproches, ce supplice...

— Tu exagères, ce n'était pas le cas, j'étais bien jeune...

— Pas plus que moi, Robert ! Si toi, tu peux fermer le volet, permets-moi de te dire que je n'ai jamais oublié ce coup au cœur.

— Je voulais un garçon, Solange et...

— Tu as eu un garçon ! Est-ce de ma faute s'il est né difforme ? Je ne l'avais pas fait seule, cet enfant ! Quand on t'a appris qu'il était infirme, que ses chances de survie étaient minces, tu n'as jamais voulu le voir. C'est moi, moi seule qui l'avais dans les bras en pleurant. Il n'était pas beau à voir, crois-moi, mais il était vivant et il avait tes yeux. Je sentais ses petites mains s'accrocher à moi et, désespérément, je te cherchais des yeux. Et tu m'as rejetée tout comme lui en disant au docteur : « J'espère que vous n'allez pas tout tenter pour le sauver. »

— Allons, qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi cette attaque soudaine ?

— Parce que ça fait trente ans que je l'ai sur le cœur. Parce que je n'ai jamais pu te dire ce que j'avais pu vivre.

Parce que c'est moi qui me suis chargée de le faire baptiser à la pouponnière en lui donnant le prénom que nous avons choisi. Et, parce que, seule dans ma douleur, tu ne trouvais le temps que pour me téléphoner et me dire : « J'suis pas capable ! » Crois-tu que j'en étais capable, moi ? À chaque regard posé sur lui, je me sentais coupable. Tu désirais un garçon, un beau poupon, et ton rejet m'a fait sentir que je t'avais donné un monstre ! Et tu m'as laissée seule, sans soutien, sans même me prendre dans tes bras...

— Solange, je t'en prie, tais-toi !

— Non, laisse-moi continuer, Robert. Laisse-moi aller jusqu'au bout, laisse-moi vider ce que j'ai sur le cœur depuis tant d'années. Une seule fois, la première et la dernière. Rends-moi ma paix, laisse la peine qui m'étrangle sortir de ma gorge pour que je m'en libère. Si tu savais comme je l'ai aimé « ton monstre » que je serrais sur mon cœur comme un ange. Quand il est mort, cinq jours plus tard, et que je te l'ai appris par téléphone, j'ai perçu au bout du fil un soupir de soulagement. Je pleurais à fendre l'âme et tu n'as versé aucune larme. Pas même sur ma détresse, Robert ! Dans mon état ! Quelques heures plus tard, alors que je posais ma tête sur ton épaule, tu m'as dit : « Ça passera. » Que ça, Robert ! Mais, comme tu vois, ça n'a jamais passé. J'ai encore dans mes bras, depuis trente ans, cet enfant mort qui n'a jamais senti la présence de son père. Je l'ai enterré soutenue par ma mère et mes sœurs. Tu n'es même pas venu au cimetière, tu n'étais « pas capable » comme tu disais. Et depuis, chaque année, je dépose des fleurs sur sa pierre tombale. Sans toi, Robert ! En trente ans, tu n'y as jamais mis les pieds. Guillaume repose en paix, protégé par sa mère, et sans doute conscient dans l'au-delà que sa mort a été un débarras pour son père !

— Assez, Solange ! C'est assez, ça suffit ! Comment oses-tu après tant d'années me jeter ce dépit en pleine face ! Moi, fatigué, usé, malade...

— Malade ? Tu m'en diras tant ! Comme si je ne l'avais pas été, moi, lors de cette dure épreuve. Tu n'as même pas eu le cœur de me demander comment s'était déroulé l'accouchement. C'était mon premier, Robert ! Mes cris, mes hurlements, c'était sans doute normal pour toi ? J'ai failli y laisser ma peau et toi, blessé dans ton orgueil, tu ne pensais qu'à l'enfant difforme que tu avais engendré. Jamais je n'ai pu oublier...

À bout de nerfs, irrité par ce vieux film qu'elle déroulait avec rage, pris de vertiges, de nausées, Robert se leva d'un bond, se rendit à la toilette et dégueula sa soupe dans le bol tout en tirant la chasse pour que Solange n'entende rien. Puis, calmement, longeant le mur, il se rendit à sa chambre et s'y enferma, pendant qu'au salon, Solange, vidée elle aussi de la bile qui lui meurtrissait le foie depuis tant d'années, sanglotait. Robert s'étendit sur le lit, s'alluma une cigarette et revit malgré lui la fin du film que Solange avait fait renaître de ses cendres.

Il se souvenait très bien de la grossesse de sa femme, de sa joie à l'idée d'être père et du petit gars, qu'en silence, il espérait. Oui, un garçon, un fils, pour prendre la relève de son nom. « Guillaume Landreau », se disait-il. Quel nom pour un futur homme d'affaires. Et dans la crainte de le décevoir, Solange s'était mise en tête de lui donner un garçon. Si bien qu'elle s'en était rendue malade et que les derniers mois de sa grossesse s'écoulèrent au lit. Elle avait failli le perdre sans savoir qu'elle le... perdrait. Mort dans ses bras, ce petit être difforme, cet enfant qui n'aurait pu avoir une vie normale. Ce rejeton rejeté d'ores et déjà par son père. « Merci,

mon Dieu... » avait-elle murmuré quand l'enfant avait rendu l'âme. Parce qu'elle savait que, dès lors, Robert aurait été odieux avec elle. Et que dire de l'enfant qu'il n'aurait pas voulu garder, qu'elle aurait eu à placer, dont elle aurait dû assurer la survie en quittant son mari. Ces images dans la tête d'une jeune mère, Robert ne les avait jamais vues. Et elle n'avait jamais osé les lui décrire de vive voix. De peur de le perdre. C'est à partir de ce jour qu'elle avait décidé de se taire. Ce que Robert Landreau revoyait dans ce film de sa jeunesse, c'était l'être abject qu'il avait été. Ce père sans couilles, trop lâche pour faire face à la réalité. Il revoyait son auguste personne au bout d'un fil demandant à sa femme : « Qu'est-ce qu'on va en faire ? » Lui, le maître absolu, le mâle, le mari... désespéré. Il n'avait jamais dit à personne que son fils était né difforme. Son petit s'était éteint d'un arrêt cardiaque. Comme un petit oiseau frêle ! Il l'avait dit sans broncher, sans pleurer, en ajoutant à l'endroit de ceux qui compatissaient : « On se reprendra. » Il avait failli perdre Solange, il le savait. Mais, connaissant sa femme, il misait sur le temps pour qu'elle oublie, pour qu'elle n'en parle plus, pour qu'elle sourie à la vie avec un second enfant dans les bras. Et Solange s'était tue dès que son fils fut enterré. Muette à tout jamais, retenant ses larmes, gardant dans son bas-ventre les douleurs à jamais imprégnées. C'est rempli de honte et d'orgueil qu'il avait refusé d'aller au cimetière enterrer son aîné. Pour ne pas voir, dans les yeux de Solange, la haine qu'elle avait dans le cœur. Incapable d'y faire face, de s'amender, de s'excuser, il s'était abstenu, caché, enfermé, pour ne pas sentir ne serait-ce qu'une parcelle de sa culpabilité. Et si, chaque année, il n'était pas allé avec elle sur la pierre tombale de Guillaume, c'était par crainte de la voir éclater, par peur de subir le dur moment qu'elle venait enfin... de lui faire vivre. Et il ne s'était jamais rendu seul sur la

tombe du petit, de peur d'entendre une voix d'enfant lui demander : « C'est toi, mon papa ? »

Mylène venait de rentrer et, apercevant sa mère atterrée, les yeux rougis, les paupières gonflées, lui demanda :

— Qu'as-tu, maman ? Tu as pleuré ? Que s'est-il passé ? Où est papa ?

Solange leva les yeux sur sa fille puis, avec des larmes sur les joues, lui murmura :

— Il est dans sa chambre, il se repose, il est fatigué.

— Que s'est-il passé ? Encore un mot de trop, maman ?

— Si on veut, qu'importe, ça n'a pas d'importance, rien de grave.

Mylène, perplexe, déconfite devant l'air ahuri de sa mère, se rendit sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre de son père. Deux légers coups dans la porte et...

— Papa, tu es là ? Je peux entrer ?

— Oui, oui, entre, je ne dors pas.

Mylène entra et vit son père, tête sur l'oreiller, une main derrière la nuque, l'autre tenant une cigarette. Les yeux dans le vide, il ne regarda pas sa fille qui, embarrassée, lui demanda timidement :

— Quelque chose qui ne va pas ? Maman est dans un piètre état.

Robert leva les yeux sur elle et, calmement, lui répondit :

— Rien de sérieux, crois-moi. Ta mère se défoule et c'est son droit.

— Pourtant, elle parle si peu...

— Faut croire que le fait d'être seuls tous les deux lui délie la langue... Ne t'en fais pas, Mylène, c'est normal. Ta mère n'est pas habituée à m'avoir à longueur de journée. Contrariée, sans doute...

— Allons, pas elle, tout ce qu'elle veut, c'est ton bien-être.

— Sans doute, Mylène, mais trop, peut-être. Et ce n'est pas de sa faute. Dans mon état, je perds vite patience. Mais, ne t'en fais pas, ça ira.